

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 23 JUIN 1999

ALLOCUTION DE M. RAOUL BALADIÉ

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES ET MESSIEURS, MES CHERS COLLÈGUES,

Un usage, devenu, semble-t-il, avec le temps une véritable tradition, veut qu'en cette assemblée générale de fin d'année universitaire, celui qui a eu l'honneur de présider votre Association prenne la parole pour dresser le bilan du cycle qui se termine et clore nos travaux. Cet orateur d'un jour que je suis, après avoir pris connaissance de quelques allocutions de ses prédécesseurs, ne peut que constater que si le sujet à traiter découle tout naturellement de sa fonction, le détail lui-même de son propos est déterminé lui aussi par quelques usages.

Ainsi le premier des devoirs qui m'incombe est de saluer en votre nom d'un dernier hommage ceux de nos confrères qui nous ont quittés. Nous avons cette année été informés de cinq décès parmi nos adhérents. Certains d'entre eux remontent à la fin de l'année 1998, d'autres sont tout récents. Je suivrai, pour vous en parler, dans la mesure du possible, l'ordre chronologique.

Je commencerai par un collègue de nationalité anglaise, qui était membre de notre Association depuis 1987, Simon Pembroke; il habitait Londres, où il recevait notre Revue, mais nos informations à son sujet se bornent là. Il a été impossible de se renseigner auprès de sa famille ou de ses collègues. La date de son décès même ne nous est pas connue exactement, mais paraît assez ancienne. Si nous avons plus tard d'autres renseignements à son sujet, un de mes successeurs vous les fera connaître.

Christian Lacombrade était, lui, un collègue toulousain. Né le 25 juin 1905 à Soucirac-du-Lot, un minuscule village du Causse au nord de Cahors, il fit ses études dans le chef-lieu au Lycée Gambetta, puis à Toulouse en première supérieure au lycée Fermat. En 1933, il devenait agrégé des lettres classiques et professeur au lycée Gambetta de Cahors où il exerça un certain temps avant d'être nommé à Toulouse au lycée Pierre Fermat. Devenu dans ce dernier établissement professeur de Première A, il fut recruté, en 1948, comme assistant à la Faculté des Lettres. Pouvant dès lors se consacrer à une thèse d'État, il fit inscrire un sujet sur Synésios de Cyrène avec comme directeur Georges Mathieu. Celui-ci, prématurément disparu, fut remplacé dans ce rôle par Louis Séchan. Deux ans plus tard, en 1950, Christian Lacombrade soutenait, en Sorbonne, ses thèses pour le doctorat ès lettres (thèse principale : *Synésios de Cyrène, hellène et chrétien*; thèse complémentaire : *Synésios de Cyrène*,

Discours sur la royauté; Introduction, traduction et commentaire. Ces deux ouvrages ont été dès 1951, publiés par « les Belles lettres ». Peu de temps après, en 1953 ou 1955, Chr. Lacombrade était promu professeur titulaire de littérature grecque à la faculté des lettres de Toulouse, qui devint, en 1968, Toulouse Le Mirail. Notre collègue y enseigna jusqu'à sa retraite, en 1975. Dans les dix dernières années de sa carrière, il fut en outre Directeur de l'IPES. A son départ à la retraite il bénéficia de l'honorariat; il était d'autre part Commandeur dans l'ordre des Palmes académiques et Chevalier dans l'ordre national du mérite. Il est décédé à Toulouse le 14 décembre 1998 et a été inhumé à Vire-sur-Lot, un pittoresque petit village de la rive gauche du Lot en aval de Cahors. Outre sa thèse et de nombreux articles dispersés dans différentes revues telles que la *REG* (1970, 1971, 1978), *Pallas* (6,9,11,14), le *Bull. de la société toulousaine d'Etudes classiques*, etc., il laisse dans la CUF, le tome II, 2^e partie des *Discours de Julien Empereur* (paru en 1964) et le tome I des *Hymnes de Synésios de Cyrène* (paru en 1978). Ses collègues qui ont bien voulu m'écrire — c'étaient parfois d'anciens étudiants de Chr. Lacombrade — le décrivent comme un « homme de conviction chrétienne, mais sans ostentation, qui poursuivait sa carrière, dans un milieu souvent indifférent et parfois hostile, entouré du respect de ses collègues et de ses étudiants (...) un homme qui ne transigeait jamais sur la loyauté, le sens du devoir et l'obligation du travail bien fait ». Ils s'accordent à dire qu'il a fortement contribué au développement des études grecques à Toulouse. Ajoutons qu'il eut le grand mérite d'être, en France, un véritable pionnier de l'antiquité « tardive » et protobyzantine.

Hélène Vidal, qui est décédée le 25 décembre dernier, était née le 7 février 1918 en Haute-Provence à Draguignan où elle fit ses études secondaires. Après avoir passé sa licence à Aix-en-Provence, elle enseigna, un certain temps, dans un lycée du midi, mais démissionna de ses fonctions en 1942 pour protester contre les mesures d'éviction des fonctionnaires juifs de l'Education Nationale prises par le gouvernement de Vichy. Dès lors elle participa activement à la Résistance dans un réseau du Sud-Est. Ainsi elle assura la liaison, d'abord avec les « maquis » proches de Draguignan, dans la région des gorges du Verdon et du Plan de Canjuers, puis avec les troupes aéroportées quand elles eurent été parachutées entre Draguignan et la mer pour le débarquement en Provence, le 15 avril 1944. Après l'arrivée des troupes terrestres, elle s'engagea dans les « commandos d'Afrique », qui en étaient le fer de lance et fit, dans leurs rangs, la campagne d'Alsace, puis d'Allemagne, pour terminer comme lieutenant en Autriche avec la première armée française. Cet épisode militaire — dont elle parlait, disent ses amis et collègues, avec beaucoup de discrétion — lui valut, du côté français, la Croix de Guerre, et, de la part des Américains, une des principales décorations de leur pays. Réintégrée dans l'enseignement après la guerre, elle obtint, en 1953, l'Agrégation d'Histoire et Géographie et commença à préparer une thèse sur Homère sous la direction de Pierre Lévêque. Dans les années 60, elle fut assistante, puis maître-assistante d'Histoire ancienne à Rouen, au Collège Littéraire Universitaire qui était alors une annexe de la Faculté de Caen. Lorsque, en 1966, Rouen devint une Université autonome, c'est Hélène Vidal qui fut chargée d'y organiser et mettre en place un enseignement d'Histoire grecque; elle fut bientôt promue à un poste de rang A comme « chargée d'enseignement ». Notre collègue avait pris sa retraite le 1^{er} octobre 1979. Elle était membre de notre Association depuis 1964. Ses amis se souviennent de l'avoir vue, après sa retraite, assister aux réunions du lundi.

Né en 1920, d'origine bordelaise, le P. Roger Tandonnet fut élève — et un brillant élève — de l'école Saint-Joseph de Tivoli de Bordeaux; il suivit son enseignement jusqu'au concours d'entrée à l'ENS. Déclaré admissible dès son premier concours, il n'en choisit pas moins, par vocation, de se tourner plutôt vers la Compagnie de Jésus. En octobre 1941, il entra au noviciat de Mons. Mais nous étions en pleine guerre, il y fut bientôt réquisitionné pour le Service du Travail obligatoire, le fameux STO, imposé par les occupants. Employé en territoire allemand dans une usine avec d'autres ouvriers de diverses nationalités, notamment des Ukrainiens, il en profita

pour apprendre le russe, en plus de l'allemand qu'il connaissait déjà. De retour en France en 1945, il prononça ses vœux le 15 août 1945 et suivit pendant dix ans le cursus de la formation classique des études littéraires, philosophiques, théologiques à Yzeure, Vals, Paris, Enghien. En 1955, il arrive à Paris et est intégré dans le corps enseignant des établissements catholiques de la capitale, rue Monsieur et rue de Grenelle, où il fut pendant dix ans le préfet des Etudes. Philologue, érudit, maîtrisant les langues, notamment l'allemand et le russe, il y exerça ses dons dans différents domaines, tour à tour professeur de lettres ou de théologie, polyglotte, rédacteur de revue. N'ayant jamais renoncé au travail intellectuel personnel — il préparait une thèse, qu'il n'a pas achevée, sur la religion de Sophocle —, mais d'une générosité intellectuelle sans faille, il a passé à aider les autres, en particulier les étudiants avec lesquels il était en rapport, plus de temps qu'à travailler pour lui-même. « Combien de jeunes jésuites étrangers, disent ses collègues, lui doivent leur doctorat en Sorbonne ou à l'Institut catholique ! » Pendant les 15 dernières années de sa vie, où il était théoriquement retiré de la vie active, il mit de même ses dons au service des usagers de la bibliothèque de Chantilly. C'était un homme de tradition et de conviction, toujours prêt à aider son prochain. Il était adhérent de notre Association depuis 1948.

Avec Jean Guitton, décédé à 97 ans le 21 mars dernier à l'Hôpital du Val-de-Grâce à Paris, nous nous trouvons devant une personnalité hors de pair qui a eu une vie publique mouvementée et dont la grande presse n'a pas manqué de nous entretenir longuement au moment de son décès. Naturellement, dans le cadre d'une allocution comme celle-ci, il ne peut être question d'évoquer tous les aspects de cette personnalité si riche, si complexe, si déroutante parfois, mais de s'attacher seulement à l'universitaire et à l'helléniste. Il était né le 18 août 1901 à Saint-Etienne dans une famille profondément catholique. Sa mère notamment était très pieuse et dans un beau livre qu'il lui a consacré — *Une mère dans sa vallée* (éditions Montaigne 1961) — il montre quelle forte influence elle exerça sur lui. Néanmoins ses parents s'accordèrent pour lui faire faire ses études au lycée et non dans une école religieuse. En octobre 1908, il entrait dans la classe de huitième au lycée de Saint-Etienne. Ce fut le début d'une carrière, qui, assure-t-il, ne fut à aucun moment dangereuse pour ses convictions religieuses. « L'Université et la laïcité, écrit-il, ne m'ont pas fait perdre la foi; tout au contraire ». Il termine brillamment ses études secondaires et « monte » à Paris pour entrer en 1917 en khâgne à Louis-le-Grand; au même moment il était pensionnaire chez les Maristes du 104 rue de Vaugirard. Vint le Concours pour l'entrée à l'ENS. En 1919, il y avait eu à la Rue d'Ulm une promotion spéciale pour les mobilisés, dont la liste, au total, s'élevait à 68; celle de 1920, avec 33 admis pour les lettres, marqua le retour à une vie universitaire normale. Parmi ces 33 se trouva Jean Guitton. A l'Ecole, Jean Guitton se sentit d'abord porté vers les lettres; il les quitta cependant non sans regret, attiré vers la philosophie par Boutroux et Bergson. Il est agrégé de Philosophie à 21 ans. Il se met très vite à une thèse qu'il soutiendra en 1933. Sujet de la thèse principale; *Le temps et l'éternité chez Plotin et Saint-Augustin*. Dès 1934, Jean Guitton adhère à notre Association. Nouvel agrégé, il avait enseigné d'abord dans des lycées, à Troyes, à Moulins, à Lyon. Il assure que la classe de philosophie, « qui, dit-il, n'existe qu'en France, était la plus belle chose qui soit au monde ». A Lyon, il avait aussi la responsabilité d'un cours en première supérieure. En 1939-1940, quand la guerre éclate, il enseignait à la Faculté de Montpellier. Officier de réserve, il se trouvait à Clermont-Ferrand le 21 juin 1940, quand les Allemands, de passage dans cette ville pour une huitaine de jours, firent prisonniers tous les officiers de la garnison. Il en résulta pour Jean Guitton une captivité de 5 années. Cinq années de captivité, d'exil dans « l'entassement », « la promiscuité », où toute solitude intérieure était exclue; longue épreuve qu'il ne chercha pas à abréger en profitant de ses relations. Il fut libéré avec tous les autres en 1945. Il pouvait espérer reprendre ses cours à la Faculté des lettres de Montpellier. C'était ignorer les passions qui s'affrontaient dans la France qu'il venait de retrouver. Comme on lui reprochait sa fidélité au régime défunt et comme il refusait de se renier, une commission d'épuration le rétrograda dans l'Enseignement secondaire, lui interdisant d'enseigner la philosophie. Il se trouva nommé au lycée d'Avignon où on lui confia

un vague service de lettres dans de petites classes. Situation qui dura deux ans et à laquelle mit fin une requête de l'intéressé adressée au Conseil d'État. Ce dernier, sur rapport de Georges Pompidou, alors maître des requêtes, cassa le jugement de condamnation. Réintégré dans l'Enseignement Supérieur, Jean Guittou fut nommé à Dijon où il enseigna de 1949 à 1955. Cette année-là, en novembre, il était élu à la Sorbonne. Il a raconté l'accueil qui lui fut fait au premier abord par des étudiants qu'on avait excités contre lui et, finalement l'intérêt qu'il prit à assurer son service, quand la situation se normalisa. En 1961, son prestige personnel, ses positions originales sur les problèmes de notre temps, ses rapports avec les plus grands personnages de l'État et les plus hauts dignitaires de l'Église catholique, la fermeté de ses convictions unies à un esprit de tolérance, l'importance de son œuvre écrite lui ouvrirent sans difficulté les portes de l'Académie. On peut s'interroger sur la place qui a été réservée au Grec dans cette longue vie. Quand on parcourt les ouvrages où J. Guittou nous parle de sa propre vie, fréquemment des rapprochements lui viennent à l'esprit avec des textes classiques. Il était d'une génération encore toute pénétrée de textes latins et grecs. Un des chapitres les plus justes de ton et riche de sens consacré à son retour de captivité s'intitule le « Retour d'Ulysse ». A cette occasion, il relut, dit-il, *l'Odyssee*; la solitude de Pénélope lui sert de référence pour évoquer les problèmes que rencontrèrent souvent ses camarades prisonniers à leur retour dans leur foyer. Il vécut son procès d'épuration en pensant à Socrate; combien de ses collègues, se disait-il avec quelque humour, avaient expliqué le texte de *l'Apologie* de Platon, sans le privilège d'avoir passé par des états analogues. Ailleurs on lit que « la voix de Marc Sangnier forte et généreuse lui donnait la sensation de l'Inspiration pythique ». C'est aux Grecs plutôt qu'aux Latins que son souvenir des textes classiques le renvoie. Dans une page significative consacrée à sa réception à l'Académie d'Athènes par Constantin Tsatsos, ancien président de la République Hellénique, « il saisit, dit-il, l'occasion tant attendue de prier sur l'Acropole ». Le rappel de la prière de Renan est suivie de cette phrase qui définit à ses yeux la place de la pensée des Grecs : « Le vrai miracle grec, c'est d'avoir traduit en une langue sans équivalent pour la transparence et l'humaine beauté le message juif et chrétien » et il ajoute : « Au cœur de la France j'ai bâti une chapelle et peint l'École d'Athènes avec mes trois maîtres Platon, Aristote, Plotin interrogés par Jésus. A cette chapelle j'ai ajouté un cloître péripatéticien pour symboliser l'Académie. Ma femme, qui aimait la Grèce, a demandé en mourant à reposer dans cette chapelle près de ce cloître ». C'est près de ces symboles d'attachement et de foi qu'il repose lui-même à Deveix, près de Champagnat dans la Creuse, non loin d'Aubusson. Dans son adresse à Constantin Tsatsos, il avait formé le vœu d'apporter dans cette chapelle un peu de la terre grecque pour la mêler à la terre de son pays.

Ces disparitions nous privent de collègues qui furent parfois des amis — dont certains ont enrichi nos études de livres qui nous restent et qui perpétueront leur mémoire — quelle que soit notre tristesse, nous ne céderons pas au pessimisme, nous nous dirons plutôt que ces deuils ne sont que le tribut naturel payé par toute collectivité à la vie qui passe; et nous tournerons nos regards vers les aspects du présent plus réconfortants et vers l'avenir.

Or notre Association a enregistré, au cours de l'année écoulée, 19 adhésions nouvelles. On ne peut douter que ce soit là un signe évident de vitalité. Je ne veux pas pour ma part voir dans ce nombre relativement élevé d'adhésions un simple réflexe de défense contre les menaces dirigées actuellement contre nous, mais plutôt la marque de l'intérêt permanent que les enseignants et les intellectuels de notre pays portent aux études que nous nous sommes donné mission d'encourager, et plus simplement s'agissant de la vie de notre Association, la preuve de l'attrait qu'ils trouvent à la fois à nos publications et à nos réunions.

En ce qui concerne ces dernières, on peut, en passant, regretter qu'elles ne puissent se tenir dans une salle plus confortable et surtout à une heure moins tardive : 18 heures pour un début de réunion est un horaire fort désagréable pour tous ceux qui viennent de loin et qui laisse peu de chance d'organiser commodément deux communications comme on le faisait jadis et comme nous arrivons, il est vrai, à le

faire maintenant, mais à condition de supprimer presque complètement les échanges de vues et les discussions fructueuses qui suivaient les exposés. Nous savons qu'on ne peut incriminer que l'affluence des étudiants qui fréquentent la Sorbonne. Quand on voit leur nombre croissant se presser dans les couloirs ou les salles; on conçoit quel doit être l'embarras des administrateurs pour nous réserver un local, fût-ce en fin de journée. Il faut donc se féliciter d'avoir l'usage d'un amphithéâtre assez grand et où sont possibles les projections. On voudrait espérer qu'un jour il sera malgré tout possible de trouver une meilleure solution.

Rappelons brièvement les sujets des communications qui ont occupé nos séances du lundi. Ce sera pour moi l'occasion de remercier ceux des membres de notre Association qui se sont dévoués pour fournir la matière de nos réunions mensuelles, en traitant d'un sujet qui les avait intéressés.

Nous avons commencé l'année par un sujet d'archéologie. Anne Jacquemin nous a parlé d'un des monuments les plus célèbres de Delphes, la base de Daochos, tétrarque Thessalien qui fut en fonction, dans une période particulièrement dramatique et dont « la gloire fut éphémère »; de nombreuses projections et de fins croquis accompagnèrent la restitution du monument qu'en proposa la conférencière. Au début décembre, Jean-Yves Carrez-Maratray, dans un court fragment des Suppliantes d'Eschyle (v. 279-289), s'interrogea sur les sources de la représentation exotique qu'il vit surtout, diapositives à l'appui, dans les peintures de vases et la coroplathie, tandis que Daniel Béguin nous fit découvrir dans les traités pharmacologiques de Galien comment ce dernier condamnait la magie. A la séance du début janvier, Sylvie Rougier-Blanc étudia le vocabulaire de la maison chez Homère et Apollonios de Rhodes, suivi par Alain Billault qui prit pour sujet les jugements de goût dans le *Traité du Sublime*. Le 1^{er} février Alain Le Boulluec, par l'étude des mots ἄλγος et πένθος, définit la bonne douleur dans la tradition grecque de l'ascèse chrétienne et M^{me} Françoise Bader, dans une communication très érudite, se livra à un parallèle entre les Grands de l'*Iliade* et les Achéménides. Le 8 mars, Sophie Perceau présenta le mot καταλέγειν comme un mode archaïque d'interlocution; et Christophe Feyel nous ramena aux réalités archéologiques en traitant de la « gestion de la main-d'œuvre dans les grands sanctuaires grecs aux époques classique et hellénistique ». La séance suivante commune avec la Société d'Etudes latines eut lieu dans l'amphithéâtre Guizot, et la parole pour notre Association revint à M. Jacques Jouanna, qui, après avoir étudié dans les *Epidémies V*, le médecin et l'éphèbe, posa savamment la question « du progrès de la philologie ». Enfin, au début mai, de nouveau dans l'amphithéâtre Champollion, Didier Marcotte, à propos de l'histoire du texte de Denys le Périégète, a montré quels problèmes nouveaux soulevait l'existence d'un nouveau témoin, tandis que Denis Knoepfler, professeur à Lausanne, posait, diapositives à l'appui, la question de la présence de Pausanias à Rome en l'an 148.

Suivant ses penchants et sa spécialité, chacun peut regretter que dans ce programme telle discipline n'ait pas été davantage exploitée; mais il est juste, je crois, de reconnaître qu'un effort remarquable avait été fait pour que l'hellénisme, dans toute sa diversité, y soit représenté : archéologie, épigraphie, géographie, philologie, poésie, théâtre, médecine.

Disons tout de suite que le mérite d'avoir mis en place et organisé ce programme revient à Paul Demont, notre secrétaire général, qui, pour la douzième année, assurait cette tâche délicate et essentielle. C'est à lui, en effet, qu'il appartient de recueillir les propositions de communications de nos collègues, et plus souvent encore de les susciter. Que l'occasion me soit donnée de lui dire combien j'ai apprécié qu'il ait été pour moi le « bâton de vieillesse » dont parlait déjà à son sujet un de mes prédécesseurs. Celui qui a la charge, en tant que président, de diriger les réunions, sait qu'il peut compter sur sa vigilance de tous les instants, sa présence d'esprit, son total dévouement.

J'adresse, en même temps, mes remerciements à tous les membres du bureau : à mes collègues vice-présidentes, M^{me} Geneviève Husson et M^{lle} Simone Follet, qui ont dû me suppléer dans quelques occasions, à notre trésorier Alain Billault, qui fut volontaire pour succéder à Jean Laborderie, à notre bibliothécaire M. l'abbé André

Wartelle, qui, avec bonne humeur mais vigilance, veille sur les livres offerts, les fait circuler et en assure le classement, à la secrétaire-adjointe M^{me} Micheline Kovacs, qui, aidée par M. Kovacs, remplit, entre autres besognes ingrates, celle de nous faire parvenir nos convocations.

Grâce à toutes ces présences dévouées, notre tâche de l'année a été, me semble-t-il, remplie de façon satisfaisante et nous pouvons, en ce qui concerne la bonne marche de l'Association regarder l'avenir avec confiance.

Mais que penser de l'avenir des études grecques en France ? qu'il ne nous apparaisse pas rayonnant, je ne vous l'apprendrai pas. Comme nous sommes loin du temps où certains anciens, encore présents parmi vous, ont appris le latin et le grec, le temps où la section A attirait les meilleurs élèves et où l'on pouvait faire aller de pair avec l'étude des langues anciennes, celle des mathématiques et des sciences du même pas que dans les autres sections. C'est sous ce régime que personnellement j'ai appris le latin et le grec ainsi que les sciences et je n'ai cessé d'en être heureux.

Reconnaissons malgré tout que les difficultés présentes ne sont pas nouvelles. Il y a exactement un siècle, en 1899, au cours de l'Assemblée générale de notre Association, le président de cette année-là, qui était Maurice Croiset, dans le discours d'usage, disait ceci : « Comment vous dissimuler que, dans cette crise de l'enseignement secondaire dont on parle tant, la situation du grec n'est pas ce qu'il y a de moins critique?... (Le grec) risque d'être ce surplus de cargaison qu'on jette à la mer, lorsqu'on veut alléger le bâtiment ». Alors que la crise se prolongeait, une quarantaine d'années plus tard, la *Revue des deux Mondes* publiait un article intitulé « Quarante ans de guerre aux études classiques » où l'on pouvait lire ceci : « Rien de plus déconcertant que l'opiniâtreté des politiciens d'extrême-gauche, depuis une quarantaine d'années, à détruire en France les études gréco-latines, maîtresses de civisme et de liberté, et à introduire en France un régime scolaire imposé par Guillaume II aux Universités de Prusse en haine de la démocratie ». L'auteur de cet article n'était autre que Léon Blum; il dénonçait la « germanomanie », qui, vers 1900, avait sévi un moment à la Sorbonne. Le danger venait alors, en effet, de l'exemple allemand qu'on s'efforçait d'imiter; de nos jours, l'exemple qu'on se propose de suivre vient d'ailleurs, mais le danger n'est pas moins réel.

Le rappel de ces faits anciens ne vise nullement à vous inciter à la résignation, comme à une sorte de fatalité. De nos jours, la défense du grec s'est organisée en même temps que celle des lettres en général; elle est en d'excellentes mains; ne nous démobilisons pas; agissons dans l'espace qui nous est encore accordé en essayant de l'étendre; dénonçons les mesures qui sournoisement tendent à rendre inopérantes les facilités qui nous sont encore laissées.

J'avais écrit ces mots quand l'Association pour la Sauvegarde des Etudes littéraires a fait paraître dans la grande presse, à la date du 22 juin, sous la caution de M^{me} Jacqueline de Romilly et M. J.-P. Vernant le texte d'une pétition demandant notamment que « tant en lycée qu'en collège, le seuil d'ouverture et de fonctionnement des classes de latin et de grec soit ramené à cinq élèves minimum comme c'était le cas jusqu'aujourd'hui, avant que le ministre n'élève ce seuil au niveau rédhibitoire de quinze élèves, quelle que soit la taille des établissements ». Les membres de notre Association ne manqueront pas, je pense, de joindre leur voix et leur signature à celles déjà nombreuses que la SEL a réunies. Cette offensive précise vise l'Enseignement secondaire. L'Enseignement Supérieur, avec les grands commençants, paraît en meilleure position pour défendre nos études et recruter des hellénistes de qualité, mais une menace si grave visant le recrutement de nos étudiants, qui se faisait dans les lycées et collèges, peut faire craindre le pire et doit nous inciter à être plus vigilants que jamais.

Rappelons-nous pour finir que si nous voulons défendre l'hellénisme et assurer son rayonnement, quel que soit le niveau où nous enseignons, le meilleur moyen est encore de faire passer, dans l'expression — commentaire ou explication — que nous en donnons, un peu de la ferveur que nous avons éprouvée nous-mêmes en le découvrant. Or l'hellénisme est d'abord une civilisation qui a imprimé sa marque au monde antique des confins de l'Inde à l'extrême Occident. Le plaisir intellectuel qu'il

nous procure ne naît pas seulement de la connaissance de textes, aussi exceptionnels qu'ils soient, mais des divers aspects concrets de cette civilisation qui se définit par un esprit et un art qui lui sont propres, des moeurs, des institutions particulières, des monuments.

Les résultats de nos recherches individuelles que nous soumettons à nos collègues dans cette salle, sous forme de communications, portant généralement sur des textes littéraires ou des documents écrits, sont souvent de belles leçons de méthode. Très enrichissantes — quand elles ne sont pas trop difficiles à suivre pour les non-spécialistes — elles n'en restent pas moins abstraites, même quand elles peuvent être accompagnées de diapositives destinées à les rapprocher du réel concret.

C'est un grand stimulant pour l'esprit d'ajouter à cette connaissance de l'hellénisme par les textes celle qui s'acquiert par la découverte et l'étude des pays où il a fleuri et où subsistent encore tant de traces de son passage.

Il fut un temps, qui n'est pas très ancien, où de grands hellénistes dont les noms sont dans toutes les mémoires rêvaient de voyage en pays grec et n'ont eu, dans leur vie que de rares occasions de le réaliser; encore ce voyage n'était-il le plus souvent qu'un voyage touristique tel que ceux, rituels, qu'organisait l'Association Guillaume Budé. Les pays qu'habitèrent des Grecs sur une rive ou l'autre de la mer Egée sont maintenant pour nous à 3 ou 4 heures d'avion de Paris; il est facile de s'y rendre pour des voyages d'études.

Il va sans dire que ce genre de voyage ne se confond pas avec ceux des agences de tourisme. Il en diffère en particulier par les chemins qu'il emprunte et qui ne sont pas nécessairement les plus carrossables et les plus directs, il en diffère surtout par le temps qu'il laisse pour l'observation et la réflexion. Ainsi il apprendra beaucoup au voyageur et s'inscrira sûrement en souvenirs impérissables dans sa mémoire, avec le sentiment d'un très grand enrichissement intellectuel, par l'approfondissement et la mise au point des connaissances géographiques et archéologiques.

Même après les transformations du paysage dues à la modernisation, la fréquentation d'un pays et de sa population, le spectacle même de la vie présente apporte à un esprit bien orienté dans cette recherche de précieux enseignements qui pourront donner corps à la réflexion historique, une fois confrontés avec des témoignages dus à des voyageurs du passé. Un grand savant comme Louis Robert, qui a pratiqué — avec quel succès et à quelle échelle! — cette méthode de recherche, la définit comme un travail de bénédictin, mais exaltant. Il pensait pour sa part, et nous penserons avec lui, que, malgré l'effort exigé pour l'étude de la civilisation classique, « il y aura toujours des garçons et des filles qui seront attirés vers cette lumière des yeux et de l'esprit ».

Je m'arrêterai là. Le moment est venu de me retirer. Je vous remercie encore, mes chers collègues, de m'avoir honoré de votre confiance. Je suis heureux de transmettre mes pouvoirs à ma collègue M^{me} Geneviève Husson, helléniste papyrologue, à qui je présente, pour elle-même et pour les études grecques, tous mes vœux. Et je donne la parole à notre Secrétaire général pour la lecture du rapport présenté au nom de la Commission des prix.